



Cham ! mon cher Cham ! — Page 103, col. 3.

trouva à la tête d'un établissement prospère et considéré ; il en était réellement le seul propriétaire, car son père n'était pas, comme on le pensait, intéressé dans la maison.

James possédait toute la routine des affaires de banque, mais il manquait de cette hardiesse de combinaisons et de cette faculté de seconde vue qui aurait été si nécessaire pour bien placer et faire valoir l'argent qui lui était confié ; avec de bonnes intentions, il manquait d'initiative.

Il aurait fait un excellent premier commis ou un associé en second ordre, mais il était tout à fait incapable de la suprême direction.

C'est ainsi qu'en deux ou trois années il éprouva des pertes sérieuses ; et bien qu'il eût caché à tous les yeux le peu de succès de ses opérations, la solidité de son établissement fut sérieusement compromise.

La révolution de 1830 ruina une maison de Paris à laquelle Tomlinson avait avancé une somme considérable ; ce coup acheva d'ébranler sa maison de banque.

Il fut alors forcé de mettre son caissier dans la confidence.

Ce caissier était un vieux et fidèle serviteur de son oncle, d'habitudes frugales et d'un caractère excellent, quoiqu'un peu excentrique.

Michaël Martins était le nom de ce caissier modèle.

Il était horriblement laid, il se tenait tout courbé, et louchait.

Sa personne était extrêmement sale ; il prenait une quantité considérable de tabac, mais son nez ne pouvait en garder autant que son jabot et son gilet, de sorte que son linge était toujours malpropre, ses vêtements en étaient noirs.

Tel était l'individu dont Tomlinson fit son confident, quand les affaires de la maison de banque devinrent désespérées.

Le vieux Martins était aussi discret et réservé que s'il eût été sourd et muet ; et de plus il était doué d'une certaine finesse pleine de ruse qui le

rendait admirablement propre au rôle qu'il allait jouer désormais.

Plus il devenait difficile de relever les affaires de la maison, plus il fallait être défiant.

Cependant Michaël Martins assura à son patron qu'on pourrait vraisemblablement continuer les affaires quelque temps, peut-être même plusieurs années, s'ils avaient le bonheur que les traites sur la maison de banque n'égalassent pas les dépôts.

C'est ainsi que continuait cet établissement ruiné, avec un semblant de réputation et de solvabilité que lui conservait la persévérance de Tomlinson, et l'adresse du vieux Martins.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

VI

UNE PERTE.

J'arrivai à Yarmouth dans la soirée et descendis à l'auberge. Je savais que la seconde chambre de ma chère Peggoty, — ma chambre, — ne serait bientôt plus vide, si déjà même la maison n'avait pas reçu la visite de cet hôte auquel tous les vivants doivent faire place. Je descendis donc à l'auberge et j'y dînai à la hâte en retenant un lit.

Il était dix heures quand je me dirigeai vers la demeure de monsieur Barkis ; la plupart des boutiques étaient closes, et la ville avait un air de tristesse. En passant devant Omer et Joram, j'aperçus, à travers la porte entre-bâillée, le digne tailleur-passementier qui fumait sa pipe. J'entrai et lui demandai de ses nouvelles.

— Et vous-même, monsieur Copperfield ? pre-

nez donc un siège... j'espère que la fumée ne vous incommodera pas.

— Nullement, répondis-je, je l'aime... dans la pipe d'un autre.

— C'est-à-dire pas dans la vôtre, eh ! dit M. Omer en riant, tant mieux, monsieur, c'est une mauvaise habitude pour un jeune homme ; je ne fume moi-même que pour mon asthme ; asseyez-vous donc.

M. Omer m'ayant avancé une chaise reprit sa place, essoufflé et aspirant sa pipe comme si elle eût contenu cet air vital si nécessaire à ses organes respiratoires.

— J'ai le chagrin d'avoir reçu de mauvaises nouvelles de M. Barkis, lui dis-je.

M. Omer me regarda d'un air sérieux et se contenta de hocher la tête.

— Savez-vous comment il est ce soir ? lui demandai-je.

— Je vous eusse adressé la même question, répondit-il, si la délicatesse me l'eût permis ; c'est un des mauvais côtés de la principale branche de notre commerce ; quand quelqu'un est malade, nous ne pouvons nous informer de son état.

C'était une délicatesse qui ne m'était pas venue à l'esprit, quoique je ne fusse pas entré dans la boutique sans quelque crainte d'y entendre l'ancien air de *tic-toc*.

— Maintes fois, continua-t-il, nous sommes privés de nous montrer aussi polis que nous voudrions l'être. Ainsi, voilà quarante ans que je connais Barkis ; mais je ne saurais aller moi-même jusque chez lui pour savoir comment il va ; aussi sommes-nous forcés, pour savoir de ses nouvelles, de nous adresser à Émilie ! et justement, sachant qu'elle était ce soir chez sa tante, Joram et Minette sont allés, sous quelque prétexte, l'y trouver, et si vous voulez attendre, ils ne peuvent tarder à revenir.

Je profitai de la permission d'attendre pour parler d'Émilie elle-même.

— Eh bien ! tenez, monsieur, me dit M. Omer